

ROMAN CANADIEN INÉDIT

UN

AMOUR SOUS LES FRIMAS

(Suite)

On eût dit un immense arbre de Noël élevé par la baguette magique d'une fée très puissante.

Ce tableau changeait d'aspect suivant les caprices de la lumière. Si tout à coup un nuage venait à passer sur le soleil, les arbres prenaient une teinte d'argent mat. De loin, on les eût pris pour de gigantesques aubépinés en fleurs ; puis bientôt ils se rallumaient peu à peu, brillant de tout l'éclat de leurs pierreries.

Bien que rien de cela ne fût nouveau pour eux, Alfred et Annie goûtaient ce spectacle comme s'ils l'eussent vu seulement pour la première fois. Cette journée de printemps égarée au milieu de l'hiver et succédant si rapidement à une journée de tempête les plongeait dans de subits attendrissements. Elle, après son indisposition des jours précédents, se sentait renaître à la vie. Ce beau soleil jetait dans le ciel bleu ces rayons de joie et d'espérance, lui faisait monter au cœur un flot de sève nouvelle, sous lequel il débordait. La présence d'Alfred à côté d'elle n'était pas pour peu dans cette effusion. Il avait été si bon, si attentif, si prévenant pour elle ces jours derniers, qu'elle regrettait presque de n'être plus malade. Elle le regardait d'un air attendri, vaguement ému, et des éclairs passaient sur ses yeux bleus comme les douces et tièdes caresses du zéphyr sur la limpidité profonde d'un lac. Et lui, s'arrêtait à la contempler. La pitié, qu'il avait ressentie pour la malade se fondait peu à peu et à son insu, en un intérêt affectueux. Sous ce regard sympathique et qui semblait si bien encourager le sien, la jeune fille éprouvait une joie profonde, un tressaillement de tout son être, un élan à peine contenu. Lui, restait sous le charme du rayonnement amoureux, il se baignait dans ces effluves tièdes et embaumées, comme le printemps on se trempe voluptueusement dans un bain de soleil. Il y a de ces moments, où l'amant séparé de l'objet de son amour, croit le retrouver sous les traits d'une autre personne. Il répond aux sourires, aux regards de celle-ci, mais tout ce débordement de tendresse va à celle dont le nom et l'image remplissent son cœur. Alfred était dans un de ces moments. Il regardait Annie et songeait à Marguerite.

Ils allaient toujours sur la route solitaire. Bientôt ils arrivèrent sur les confins de la ville.

Les rues étaient mouvementées.

Profitant de cette belle après-midi, des mamans voituraient leurs bébés chaudement enveloppés de fourrures, dans des traîneaux minuscules ; les enfants s'ébattaient au milieu de la neige ou s'élançaient sur leurs traîneaux ; d'autres glissaient sur leurs patins et culbutaient ; d'autres avaient attelé des chiens à leurs véhicules et se faisaient ainsi voiturier par ces chevaux d'un nouveau genre qui partaient au trot en tirant la langue. De petits roquets les suivaient en faisant force gambades et en aboyant.

Alfred et Annie allaient le long des quais.

—Allons faire un tour sur la rivière, qu'en pensez-vous mademoiselle Annie.

—Je veux bien, mais je me voudrais pas abuser de votre bonté. Peut-être a-t-on besoin de vous à votre magasin ?

—Pas du tout, et si vous n'êtes pas fatiguée, nous allons voir les courses.

—Fatiguée, moi ! oh non ; je me sens si bien que, je crois, j'irais jusqu'au bout du monde.

Alfred se prit à rire :

—Nous n'irons pas si loin, mais nous allons encore faire du chemin.

—Certainement.

Un léger claquement de langue et une simple secousse imprimée aux rênes, activèrent l'allure du cheval qui, aussitôt, partit au grand trot.

Ils étaient maintenant sur la rivière même, toute couverte d'un large pont de glace. On eût dit une longue plaine toute plate, ou plutôt un plateau bordé à droite par les quais de la ville, et à gauche par une ligne de pins noircis par l'éloignement et dont le ruban se détachait vivement entre la blancheur de la neige et le bleu du ciel.

Du côté de la ville, des bateaux, rangés le long des quais, se dressaient curieusement sur la glace, comme pour mieux voir ce qui se passait autour d'eux. Leurs flancs arrondis s'élevaient comme des murailles de bastions surplombant les fossés, mais sans défenseurs ; leurs mâts se dressaient languissamment dans toute la tristesse de leur nudité ; les beauprés dormaient couchés sur le pont, comme étonnés de ne plus se sentir bercés par la vague houleuse.

De loin, on eût dit des cadavres de monstres marins échoués sur le rivage. Tout, en effet, y était bien mort. Seuls, parfois, on entendait de près, les cordages exhaler sous le souffle du vent, un murmure plaintif, comme une réminiscence ou un écho affaibli des voix puissantes de l'Océan.

Plus loin, on apercevait des bandes de gamins qui patinaient sur la glace, faisant des volutes, des spirales, des huit, des trois. Quelques-uns traçaient leurs initiales, avec leurs patins ; les plus habiles écrivaient leurs noms en entier, mais le plus grand nombre allait pêle-mêle au hasard, se heurtant, se bousculant, puis tombant les uns sur les autres dans une explosion de cris et de rires.

Annie reconnut son frère dans la foule et l'appela.

Il vint en faisant mille évolutions pour montrer son adresse, puis après avoir dit deux mots à sa sœur, il s'empressa de retourner auprès de ses compagnons.

—Cela ne vous donne-t-il pas envie de patiner, vous aussi ? fit Alfred.

—Oh ! non, pas aujourd'hui. Je n'y suis pas disposée, et puis on est si bien dans ce traîneau, ajouta-t-elle en regardant Alfred avec un sourire malicieux.

Il souriait aussi, et ils reprirent leur chemin. Bientôt ils s'arrêtèrent de nouveau. Devant eux des hommes étaient à genoux au bord de trous étroits, perchés dans la glace, sur lesquels étaient concentrée toute leur attention.

Alfred héla l'un d'eux :

—Eh bien, père Patrick, la pêche est-elle bonne ?

—Oh ! il n'y a pas à se plaindre, dit l'homme sans détourner les yeux du trou sur lequel il était penché. Voyez.

Et en même temps il tirait de l'eau un éperlan de bonne taille, tout frétilant au bout de l'hameçon. D'un coup sec, il le fit tomber au milieu d'un tas d'autres poissons qui se débattaient contre la mort.

Puis il replongea tranquillement sa ligne dans le trou ; c'était un mètre de fil à peine, attaché au bout d'un bâton très court. Il regarda attentivement quelques secondes, releva vivement sa ligne en rejetant les épaules en arrière. Un nouvel éperlan était pris, puis un deuxième, un troisième. A peine la ligne était-elle jetée dans le trou qu'elle en sortait avec un éperlan, et le tas de poissons grossissait à vue d'œil.

—Comme les éperlans s'attrappent vite, dit Annie, ce doit être une pêche bien amusante.

—Oui, riposta Alfred, mais ce n'est pas un exercice très réchauffant. Voyez plutôt.

En effet, bien qu'ils fussent chaudement vêtus et qu'ils eussent aux mains des mitaines de laine, les pêcheurs étaient obligés parfois de se frapper les mains l'une contre l'autre, et même de se lever et de marcher pour réchauffer leurs membres engourdis par le froid.

—Mais il est grand temps de partir, continua Alfred ; si nous nous arrêtons comme cela, nous n'arriverons jamais à temps pour voir les courses.

On apercevait au loin un éparpillement de traîneaux, mais qui se mouvaient en tous sens sur la surface blanche de la rivière.

A mesure qu'ils approchaient, Annie et Alfred

les distinguaient mieux. Bientôt les véhicules se mirent à courir dans une même direction et se rassemblèrent autour d'un drapeau rouge qui servait de point de ralliement. Deux chevaux attelés chacun à un sulky attendaient le signal du départ pour s'élaner à fond de train dans la direction d'un autre drapeau que l'on entrevoyait là-bas et qui marquait le terme de la course.

Des traîneaux de tout genre se pressaient autour du starter et les commentaires allaient leur train. Tout à coup, il y eut un ébranlement général : la course était commencée.

Les deux sulkies étaient partis et derrière eux, la masse des véhicules s'égrena en un long chapelet. Ce furent alors des piétinements de chevaux, un long glissement sur la glace, un tintinnablement de grelots, des cris légers, des visages anxieux, des regards tournés vers le but. Ce ne fut que l'affaire de quelques minutes ; puis les traîneaux se rassemblèrent autour du point d'arrivée.

—Qui a gagné ? entendait-on dire de tous les côtés.

Les questions et les réponses se croisaient en tous sens.

—Bonjour Alfred !

Au son de cette voix bien connue Alfred se retourna soudain. Il eut comme un éblouissement.

C'étaient Henri et Marguerite, assis l'un près de l'autre en traîneau, et si enveloppés de fourrures qu'ils étaient presque méconnaissables. Lui, avait sur les lèvres un sourire plein d'un contentement ironique. Elle, paraissait comme surprise et presque fâchée.

Alfred sentait qu'il se troublait. Pour se donner une contenance, il salua et s'empressa de s'éloigner.

Son trouble n'échappa pas à sa compagne.

Sa belle humeur de tout à l'heure s'était éclipsee. Quoi qu'il fit il ne pouvait sauver les apparences ; tout le long de la route il fut maussade, triste même.

Annie comprit de suite cette tristesse. Au serrement de cœur qu'elle sentit dans sa poitrine, elle se rendit bien compte, pour la première fois sans doute, qu'elle aimait Alfred et que son amour était sans espoir.

VII

AVEUX ET BONHEUR

Depuis quelques jours, Alfred était triste, particulièrement ce matin-là. Il errait dans son magasin désert, jetant un coup d'œil distrait sur les pièces d'étoffes dépliées sur les comptoirs et que deux commis étaient en train de plier.

L'un d'eux disait tout bas à l'autre :

—Qu'a-t-il donc le patron, depuis quelques jours ? Un garçon si gai d'ordinaire !... C'est étrange ! Peut-être les affaires. Il est vrai qu'aujourd'hui, on ne peut pas en espérer de très bonnes ; mais les jours se suivent et ne se ressemblent pas.

—Je soupçonne, répondit l'autre, qu'il y a autre chose que les affaires.

—Quoi donc ? fit le premier, d'un air étonné.

—Eh ! parbleu, une question d'amour. N'est-ce pas de son âge et du nôtre. Ne savons-nous pas ce que c'est, nous aussi ?

—Oui, un peu.

—Vous me faites penser que je l'ai rencontré souvent avec Mlle Annie Barley ; il l'accompagne même à l'église. On en parle assez dans la ville. Il est probable qu'il y a quelques bâtons dans les roues du char de l'amour.

—C'est dommage, car c'est un gentil garçon, et certainement Mlle Annie trouvera difficilement un aussi bon parti.

Alfred s'était arrêté devant la devanture du magasin. A travers les vitres couvertes d'une buée épaisse, il apercevait une neige fine et drue que le vent faisait tourbillonner dans l'air.

Le ciel blanc et brumeux, aux profondeurs indécises, avait l'aspect d'une immense salle de bains où les objets perdent leurs contours dans l'épaisseur de la vapeur.

Louis Tessier

A suivre